

Le drame de l'enfant-soleil

par Claude PIRON, psychothérapeute, Gland

Une plainte surgit régulièrement dans nos sociétés occidentales : les jeunes d'aujourd'hui seraient individualistes, sans motivations profondes, voire violents, plus hantés par le paraître que par l'être. Une des explications avancées est la place ambivalente qu'occupe l'enfant dans nos pays : on le dit au centre de notre univers, mais on ne le laisse que trop souvent seul face à ses pulsions égocentriques. Claude Piron développe cette idée, tout en relevant les aspects positifs de cette nouvelle place de l'enfant.

Jusqu'au XX^e siècle, l'enfant et le jeune existaient à peine. Ils étaient considérés comme des adultes en plus petit, adultes de statut inférieur, certes, comme la femme ou le prolétaire, mais dépourvus de toute spécificité. L'idée que l'enfant puisse être important par lui-même ne venait à l'esprit de personne. La pédagogie le considérait comme un récipient vide qu'il fallait remplir, et les premiers magazines pour enfants, à la fin du XIX^e siècle, étaient surtout moralisateurs. Au centre de toute cellule sociale se trouvait l'homme, adulte, de bon milieu social. Le soleil, c'était lui. La femme, l'ouvrier, le domestique, mais aussi l'enfant, étaient des planètes qui gravitaient autour de lui.

Aujourd'hui, dans les sociétés occidentales, c'est l'enfant qui trône au centre du système, dans la position du soleil. Les parents s'inclinent devant lui, telles la lune et les étoiles face au soleil dans le rêve de Joseph. Des milliers d'ouvrages lui sont consacrés. Toutes sortes d'institutions s'occupent exclusivement de lui. Producteurs et commerçants le courtisent. Dans les catalogues luxueux de la vente par correspondance, il occupe autant de place que

les adultes. Et les banques incitent les jeunes à ouvrir des comptes qui leur facilitent l'utilisation de l'argent.

Un jour, quand j'étais petit, je montais dans le tram quand une main fermement placée sur mon bras a arrêté mon mouvement. Une voix masculine, courtoise, mais pleine d'autorité, accompagnait ce geste : «On laisse d'abord monter les dames.» Le vieux monsieur qui m'avait ainsi remis à ma place, et que je ne connaissais pas, me souriait d'un regard plein d'affection. Je ne me suis pas senti vexé, ce n'était pas une admonestation qui m'aurait humilié, c'était une information utile pour ma conduite future et, bien qu'un peu honteux, j'ai surtout éprouvé pour cet homme de la reconnaissance.

Quel contraste avec l'observation suivante, banale à notre époque ! L'autre jour, dans le bus, une femme d'une quarantaine d'années monte avec une gamine de dix ans, manifestement en pleine santé, suivie d'une septuagénaire. Il ne reste qu'une place libre. La mère fait signe à sa fille de s'y asseoir, ce que celle-ci fait sans se poser de questions. La maman restera debout. La personne âgée aussi. Peut-on croire que le message ainsi

transmis par la mère, aujourd'hui classique, va dans le sens d'une société saine ?

Le comportement respectueux, tel qu'on le trouve à l'égard des personnes âgées dans la plupart des sociétés traditionnelles, est un signe de maturité affective. Or une société fonctionne d'autant mieux et offre un cadre de vie d'autant plus agréable que ses membres sont plus nombreux à avoir accédé à cette maturité. Celle-ci implique que l'on soit sorti de l'égoïsme infantile, point de départ de notre vision du monde. L'enfant petit est un centre de perception. Il se ressent comme le lieu vers lequel converge tout ce qu'il voit, sent, entend. S'il se met les mains sur les yeux, il croit que personne ne le voit plus, parce que lui ne voit plus rien. Négligeant le fait que chacun est dissemblable et placé en un point différent de l'espace, il projette son cas sur l'ensemble du monde extérieur. De même, un enfant de trois ans qui sait distinguer sa gauche de sa droite n'arrive pas à comprendre que chez la personne d'en face les deux termes soient inversés. Tout juger en fonction de soi est, au départ, le comportement évident.

Sécurité intérieure

Dans une société traditionnelle, l'enfant, égocentrique au début comme partout ailleurs, ne tarde pas à sentir que sa place n'est pas celle du soleil, mais il se rend vite compte que cette place secondaire n'a rien de dramatique : les marques d'amour sont assez nombreuses pour que «non-central» ne puisse signifier «délaissé».

Dans la société occidentale, depuis quelques décennies, c'est le phénomène inverse qui se produit. Mis au centre par toute la société, l'enfant se sent l'héritier de droits royaux. Certes, bien des parents savent prendre leurs distances par rapport aux courants les plus influents : ils arrivent à éviter que leur progéniture se prenne pour

le centre de l'univers. Mais nombreux sont les enfants qu'entourent des adultes désespérés, épuisés par un travail stressant, désorientés devant leurs responsabilités d'éducateurs dans un monde prodigue en conseils contradictoires. Ces enfants-là ne bénéficient ni des signes d'affection dont ils auraient besoin ni de l'autorité ferme, mais aimante, qui assurerait leur sécurité intérieure. Privés de ce à quoi ils ont authentiquement droit, ils sont portés à exercer de façon abusive les prérogatives que leur confère leur position royale.

Au moment de l'apéritif, j'entends mon hôtesse demander à son fils de neuf ans : «Et toi, Jean-Jacques, qu'est-ce que tu prends ?» - «Un Martini rouge.» Et la mère de lui verser un bon verre de Martini. Voyant mon air ahuri, elle m'explique avec un sourire radieux : «Il aime tellement ça !» Dans un magasin de chaussures, je vois un père tenter de résister à la demande de son fils, qui a jeté son dévolu sur la paire de Nike la plus chère de la série. Il lui explique que la famille n'a pas beaucoup d'argent, qu'il est au chômage, que la situation de la maman est loin d'être assurée. L'enfant n'écoute pas. Que le discours du père exprime une réalité dont il serait sage de tenir compte est le cadet de ses soucis. «C'est celles-là que je veux», dit-il, sur le ton du Roi-Soleil disant : «L'Etat, c'est moi.» Le père soupire, prend les chaussures et se dirige vers la caisse.

Et le principe de réalité ?

Freud nous a jadis expliqué que la maturité apparaissait quand on passait du principe de plaisir au principe de réalité. Hélas, il n'est pas si facile que cela de résister aux forces très puissantes qui conspirent, dans notre société, pour maintenir le jeune au niveau du principe de plaisir.¹ Si c'est ce courant qui l'emporte, il ne perçoit pas sa vraie place. Il ressent ses désirs comme des droits. Il occupe le centre, il est le soleil.

Dans bien des familles, ce soleil est entouré de planètes qui n'ont guère conscience de ses besoins essentiels. Certes, on se soucie de son aspect physique, de sa formation intellectuelle, de la satisfaction de ses désirs primaires, mais personne ne tient compte de son besoin d'être mis à sa juste place, c'est-à-dire ni parmi ceux qui ont tous les droits ni parmi ceux qui n'en ont aucun. Ni, d'ailleurs, parmi ceux qui doivent tout assumer tout seuls, car un des paradoxes de la position solaire est que l'enfant est facilement rendu responsable de la gestion de sa vie, à un âge où il n'a pas encore la maturité voulue.

De nombreux parents, faute de voir l'essentiel, tentent de cacher ce manque par l'étourdissement. Combien d'enfants de six, sept ans sont ainsi soumis à une course effrénée, passant de l'école au cours d'anglais, à la rythmique, à l'instrument de musique, au yoga, à la natation, privés du temps de rêver ou de jouer avec des bouts de bois ou des jouets qu'ils auraient fabriqués eux-mêmes ! Combien sont étourdis par une abondance d'explications et d'informations qui surchargent leur intellect, alors que, passant à l'acte au gré de leurs envies, ils ne se heurtent jamais aux barrières inébranlables qui seules forment la volonté ! Ainsi le jeune roi vit-il sa position centrale à la fois comme une absence de limites, un gavage de données et une immense frustration.

Dans les familles ainsi marquées par les courants dominants, l'adolescence, période de toute façon difficile, même dans des conditions idéales, exaspère la frustration et renforce la conviction d'être invulnérable, qui va de soi pour quiconque est Soleil ou

Un trône bien lourd pour de si frères épaules...

Roi. Faut-il s'étonner, dès lors, qu'on mette le feu aux forêts australiennes, qu'on mitraille ses camarades et ses professeurs, qu'on rackette les petits ou les faibles ? Que le comportement sexuel ou la manière de conduire moto ou voiture soit totalement dépourvu du sens des responsabilités, lequel impliquerait une sortie de l'égoïsme qui ne s'est jamais produite ?

Pour tout arranger, le jeune sent que les adultes lui reprochent d'être ce qu'il est, d'agir comme il agit. Il vit leur attitude comme profondément injuste, puisqu'il est, en fait, leur victime. Sans pouvoir l'expli-

ter, car tout cela baigne dans un flou épais, il sent qu'il n'a pas eu ce dont il avait besoin. Il avait besoin d'une aide pour passer de l'égoïsme à l'acceptation de sa vraie place. Il avait besoin qu'on lui apprenne l'art d'assumer la frustration. Il avait besoin d'être guidé par une main tendre et ferme tout à la fois, ne tolérant aucun dépassement de limites bien nettes, dans un climat de respect mutuel et d'amour. Il avait besoin de silence et de situations où sa créativité puisse se déployer, alors qu'il croulait sous les jouets et était abreuvé de spectacles télévisuels ne laissant aucune place à son imagination créatrice. Il avait besoin de parents se chargeant de son éducation, dans la proximité, alors que les siens ont adopté la solution de facilité qui consiste à abandonner cette tâche aux enseignants. Quand nos voisins français ont remplacé *instruction publique* par *éducation nationale*, n'ont-ils pas adressé aux parents un message de déresponsabilisation ?

Mammon idolâtré

En outre, matraqué par une publicité qui exploite son manque de défenses et dont le message est «exige ceci et tu seras heureux», l'enfant vit dans une société asservie à l'argent. Or le commercial tue le merveilleux, comme l'image imposée tue les harmoniques spontanées de l'écoute.

Il y a deux générations, Babar entraînait les enfants dans un monde fantasmagorique, dans un univers imaginaire à la fois stimulant et réconfortant. L'hémisphère cérébral droit (chez les droitiers) était ainsi activé. Mais la ligne de parfums Babar, les chaussettes Babar, les T-shirts Babar arrachent le sympathique éléphant à son monde de rêve pour le placer dans la zone terre-à-terre du cerveau gauche. Fini, le merveilleux !

Le succès d'Harry Potter, sous forme de livres, s'explique peut-être par la compen-

sation qu'il a apportée à cette terrible frustration. Hélas, Mammon n'a pas tardé à se précipiter sur ce sauveur. L'image imposée qui empêche de rêver - le film - et les innombrables objets et accessoires mis en vente assurent désormais la transposition du mythique dans le banal quotidien. Pauvre société que la nôtre ! Elle ne voit pas que le remplacement de l'enfant-merveille par l'enfant-soleil est une terrible stérilisation.

Il y a pourtant là un danger. Lorsqu'on ne peut pas être, on cherche à avoir. Le pédophile cherche l'enfance qu'il n'a pas eue. Ne pouvant la trouver au niveau de l'être, il veut la posséder. Il croit retrouver son jeune âge, il ne fait que dérober un enfant, le priver de son enfance, en causant des dégâts psychologiques bien difficiles à réparer. Lui aussi arrache le petit ou le jeune à sa vraie place. L'enfant est un sujet. Il en fait un objet.

La société fonctionnerait-elle sur le mode binaire, comme les tout jeunes enfants, dont l'intellect ne peut manier que des termes opposés, extrêmes et symétriques ? Toujours est-il que ses évolutions sont des mouvements de balancier qui passent d'un extrême à l'autre. L'enfant est passé du néant au centre, sans recevoir sa juste place, quelque part entre les deux. L'inconvénient de la situation est que des intérêts individuels se sont emparés de cette révolution copernicienne, de sorte que ce sont ceux qui ont le pouvoir - les puissances d'argent - qui confèrent à l'ambiance sociale ses traits les plus déterminants.

Celui qui dispose de beaucoup d'argent et tient à s'en procurer encore davantage a les moyens d'exercer une influence sur de très vastes populations. Concentré sur son propre intérêt, il ne se soucie pas des conséquences de ses choix pour l'ensemble de la société. Si vous disiez à ceux qui produisent les lampes Bécassine, émettent des dessins animés dès le matin ou organisent un défilé de mode pour enfants qu'ils pré-

parent à leur progéniture des lendemains qui déchantent, ils vous prendraient pour un fou, ou tout au moins pour un exagérateur. Chacun, individuellement, est sûr de son innocence. Mais ensemble, leurs choix déterminent un climat aux effets pervers. Les Etats-Unis sont riches en drames causés par l'avènement de l'enfant-soleil, lui-même créé parce que la population enfantine constitue un énorme marché.

L'autre volet

Tout ce qui vient d'être dit n'est, bien sûr, qu'un volet du diptyque. Qu'on ait sorti l'enfant de l'ombre où le tenait la société d'autrefois pour s'intéresser à lui, l'étudier, l'écouter est une mutation positive d'une immense portée. Les psychologues scolaires auxquels peuvent s'adresser les enfants en difficulté ou le numéro de téléphone où les tout jeunes peuvent dire leur détresse de façon anonyme, en sachant qu'ils seront écoutés sans être jugés, représentent d'indéniables progrès. Toutes les avancées réalisées dans le domaine de la pédagogie, de l'éveil sensoriel, d'une meilleure compréhension de la manière dont un enfant ressent ce que disent et font les adultes, de même qu'un meilleur dépistage de troubles qui, autrefois, passaient longtemps inaperçus, sont des atouts de grande valeur pour les générations futures.

Les bienfaits imputables à la nouvelle place de l'enfant sont trop nombreux pour pouvoir être tous cités. Pensons à l'apparition des clowns dans les hôpitaux, à la redécouverte des conteurs, à l'introduction de l'entraînement à l'auto-hypnose pour calmer la douleur chez des enfants qu'aucune médication connue ne peut soulager, comme cela se pratique à l'Hôpital cantonal de Genève, à des spectacles gratuits, comme il s'en donne tout l'été au Signal de Bougy, aux remarquables livres adaptés au

niveau de développement des jeunes lecteurs ou aux conseils de classe, qui, dans bien des écoles, apprennent aux enfants à écouter leurs camarades et à découvrir sur le vif l'art de la démocratie. Que de progrès aux conséquences encourageantes !

Il est tout aussi réconfortant de voir le très grand nombre de parents qui comprennent mieux ce dont leurs enfants ont besoin et qui s'appliquent à leur assurer une éducation digne de ce nom. Toutes ces évolutions sont un plus pour une société. Mais elles ne font pas partie de la face la plus voyante de la vie sociale.

Quel pourcentage de la réalité ces éléments positifs représentent-ils ? Offrent-ils un contrepoids suffisant aux effets pervers de la société visible ? Il est bien difficile de l'évaluer. Les pessimistes confondent la société avec sa face la plus voyante. Les optimistes pensent que les évolutions discrètes sont en fait les plus importantes, et que les familles où les enfants bénéficient d'une éducation saine, conduisant à une bonne maturité affective, sont bien plus nombreuses que ce qui apparaît au regard superficiel.

Programmé pour repérer ce qui ne va pas, afin d'apporter les correctifs nécessaires, le cerveau humain se concentre facilement sur le négatif, considérant ce qui va bien comme allant de soi. Entre pessimistes et optimistes, il est impossible de trancher. Mais du moins peut-on espérer. Et concrétiser cet espoir en agissant, chacun dans son petit cercle, pour favoriser les prises de conscience qui seules peuvent faire pièce aux tendances les plus nocives de la société d'aujourd'hui. Encourager l'égoïsme est suicidaire. Est-ce parce que le seul vrai soleil est Dieu et qu'on l'a oublié qu'on a mis l'enfant à sa place ?

Cl. P.

¹ Voir à ce sujet la recension de *Mon enfant et la consommation*, p. 43 (n.d.l.r.).